

# Le Monde

9 février 2024

## « Comment la Palestine fut perdue et pourquoi Israël n'a pas gagné » : le conflit israélo-palestinien mis à nu

*Entre les forces du projet sioniste et les faiblesses du mouvement palestinien, l'historien Jean-Pierre Filiu propose une approche structurelle inédite du conflit.*

Par Gilles Paris

La déflagration des massacres du 7 octobre 2023 et le carnage à Gaza qui s'est ensuivi, toujours en cours à cet instant, ont tiré de l'oubli, ou plutôt du désintérêt, un conflit dont la litanie des morts s'insère régulièrement dans notre quotidien. La double tragédie a ravivé les brouillages dont il ne cesse de pâtir : les accusations croisées de mémoire hémiplogique et d'émotion sélective, ou bien un campisme pour lequel il ne sert qu'à désigner l'adversaire, voire l'ennemi. C'est dans ce contexte particulièrement pesant que paraît le dernier livre de l'historien et arabisant Jean-Pierre Filiu, aboutissement d'un projet de mise au clair lancé bien avant le 7 octobre.

Cet ouvrage ne se distingue pas seulement par sa capacité à ramasser dans son titre, **Comment la Palestine fut perdue et pourquoi Israël n'a pas gagné** (Seuil) les deux propositions qu'entend défendre son auteur, [par ailleurs chroniqueur des désordres moyen-orientaux pour Le Monde](#).

Ce conflit qui s'étend sur trois siècles a nourri un très riche matériau historiographique composé des meilleures sommes universitaires (on pense ici à la monumentale *Question de Palestine*, d'Henry Laurens, Fayard, cinq tomes), mais également de nombreux récits de témoins, qu'ils aient été responsables politiques, diplomates ou journalistes. Le parti pris de Jean-Pierre Filiu est de mettre en miroir deux dynamiques, celles du vainqueur et du vaincu à ce point du conflit, en dégagant à chaque fois trois facteurs jugés déterminants dans leurs sorts respectifs.

### Puissance d'un sionisme chrétien

Ce pari est tenu avec virtuosité, notamment parce qu'il s'affranchit des bornes et des frontières habituelles du conflit israélo-palestinien. Parmi les trois atouts israéliens distingués par Jean-Pierre Filiu, le premier est sans conteste le moins connu. Il s'agit de [la puissance d'un sionisme chrétien porté par le royaume britannique autant que par la jeune république américaine](#). Fondé sur une eschatologie – étude des fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde – qui a précédé le grand œuvre de Theodor Herzl (1860-1904), ce sionisme chrétien est à l'origine de la formule trompeuse de « pays sans nation pour une nation sans pays » niant la réalité palestinienne qui a précipité un siècle d'affrontements.

Que ce sionisme chrétien ait charrié dans son sillage un solide antisémitisme incarné par [le pasteur controversé Robert Jeffress, choisi par l'administration de Donald Trump pour bénir l'ouverture de l'ambassade des Etats-Unis à Jérusalem, en 2018](#), ne relève qu'en apparence du paradoxe. Son eschatologie « dispensationaliste » pose comme préalable au retour du Christ la décimation des juifs après la restauration du royaume d'Israël sur la totalité de la Palestine, puis la conversion des survivants au christianisme.

Jean-Pierre Filiu ajoute à cet atout pour Israël un « pluralisme de combat » qui a toujours eu le souci de maintenir sa cohésion, à de rares exceptions près. Et ce au prix d'une lente dérive droitière, matérialisée par la présence de suprémacistes revendiqués autrefois interdits de Knesset – le Parlement de l'Etat d'Israël – dans l'actuelle coalition gouvernementale.

Cette surenchère extrémiste nourrit en retour une stratégie des faits accomplis manifeste à chaque phase de conflits, que le triomphe de 1967 a étendue à la totalité de la Palestine mandataire.

## « Illusion arabe »

Cette dernière ne pouvait qu'être perdue, selon l'auteur, compte tenu des tares structurelles exposées dans le détail qui ont affecté le nationalisme palestinien. La première identifiée est l'« *illusion arabe* » qui a donné une cruelle actualité aux accords d'Abraham. Ces normalisations avec Israël ont été conclues sans que les signataires émiratis, bahreïnais et marocains daignent consacrer un paragraphe au sort des Palestiniens, en dépit de décennies de discours ronflants.

Une vaste palette de régimes autoritaires arabes (auxquels s'est ajoutée la République islamique d'Iran) s'est servie de la question palestinienne au lieu de tenter d'y répondre, quand ils ne combattaient pas les Palestiniens les armes à la main.

La deuxième faiblesse, un factionnalisme destructeur, est consubstantielle à l'émergence du nationalisme palestinien. Elle a été matérialisée ces dernières années, pour le plus grand bénéfice d'Israël jusqu'au 7 octobre, par la cassure entre Gaza et la Cisjordanie, l'une sous le joug d'un Hamas en état de siège pendant seize ans, et l'autre contrôlée en théorie par une Autorité palestinienne devenue un oxymore.

Le dernier handicap qui a lesté le projet national palestinien a été, selon l'historien, le « *deux poids-deux mesures* » en vigueur à l'échelon international et dont les Nations unies (et ses résolutions) constituent le triste théâtre. Un « *biais* » aggravé, selon Jean-Pierre Filiu, par « *le parti pris pro-israélien du [médiateur américain dans un "processus de paix"](#) qui s'apparente moins à une négociation entre deux parties sur un pied d'égalité qu'à une discussion sur les termes de la défaite palestinienne* », lorsque ces termes ne sont pas écrits par la partie israélienne, comme ce fut le cas avec Donald Trump en janvier 2020.

La nouvelle phase du conflit israélo-palestinien, aussi dramatique qu'incertaine, ouverte le 7 octobre a permis de vérifier la pertinence des deux grilles de lecture proposées par Jean-Pierre Filiu. Leurs fondamentaux, s'ils ne sont pas modifiés en profondeur, condamnent deux peuples à une tragédie sans fin.